

rissante. Les ateliers, l'Hôtel-de-Ville, le bel hôpital de la Charité, la bibliothèque des Jésuites, le couvent des Chartreux, la salle de spectacle partagèrent notre attention.

« Ici, je me rappelle qu'à mon passage pour aller à Genève, la demoiselle Destouche, directrice du spectacle, m'avait fait demander laquelle de mes tragédies je voulais que l'on donnât à mon retour. Je fus sensible à cette honnêteté ; mais je me bornai à lui en rendre grâces, et je lui demandai pour mon retour celle des tragédies de Voltaire que ses acteurs joueraient le mieux. Ils donnèrent *Alzire* (1). »

Les tragédies de Marmontel sont au nombre de cinq : *Denis le tyran*, *Aristomène*, *Cléopâtre*, les *Héraclides* et *Numitor* ; applaudies dans la nouveauté, elles ont perdu tout leur éclat et ne trouvent pas même aujourd'hui des lecteurs. Elles valurent à leur auteur un commencement de fortune et de gloire ; elles lui procurèrent des amitiés distinguées. Parmi les connaissances littéraires de Marmontel, il faut placer en première ligne un Lyonnais, l'abbé Morellet. Unis d'abord par les liens de l'amitié, ils le furent ensuite par des nœuds plus étroits encore. Morellet vivait à Paris avec son frère : leur sœur, veuve de M. Leyrin de Montigny, venait de Lyon avec sa jeune fille embellir leur société.

« L'abbé, dit Marmontel, qui m'avait annoncé le bonheur qu'ils allaient avoir d'être réunis en famille, m'écrivit un jour : — Mon ami, c'est demain qu'arivent nos femmes ; venez nous aider, je vous prie, à les bien recevoir (2). »

(1) Marmontel, *Mémoires*, livre VIII, p. 248.

(2) *Mémoires*, livre IX, p. 169.